

LES SYSTÈMES D'ÉCRITURE EN USAGE CHEZ LES ANCIENS MONGOLS

Par PAUL PELLIOT

Dans son ouvrage *Fu-Tao-Fo* (Munich, 1924, in-8, page 585), M. F. E. A. Krause s'exprime ainsi au sujet de l'introduction de l'écriture chez les Mongols : „Eine solche [Übertragung des Schriftwesens von Tibet nach der Mongolei] geschah zuerst durch einen Priester aus Sa-skya (Sa-skya Paṇḍita), der 1245—1252 am Hofe des Mongolen-Hân's weilte, nach dem Vorbilde der uigurischen Schrift. Dann machte Phags-pa-Lama unter Hubilai den Versuch, die tibetische Schrift bei den Mongolen einzuführen (Phags-pa-Alphabet). Schließlich wurde durch C'os-kyi-hod-zer, den zweiten Nachfolger des Phags-pa zu Sa-skya, um 1300 die vom Uigurischen abgeleitete Schrift erfunden, die dann für das Mongolische üblich blieb und in modifizierter Form später auch auf das Mandschu angewandt wurde“.

En rendant compte de l'ouvrage de M. Krause dans le *T'oung Pao* (1924, 62), j'ai fait remarquer que les indications qu'il donnait ainsi, pour conformes qu'elles fussent à l'opinion courante, cadraient mal avec les faits; il restait à m'en expliquer moins sommairement; je voudrais le faire aujourd'hui.

Les traditions relatives au Sa-skya Paṇḍita n'ont pas été soumises jusqu'ici à un examen critique où on tiendrait compte de la date des diverses sources. Le Sa-skya Paṇḍita ne paraît pas dans la chronique tibétaine traduite par Schlagintweit sous le titre de *Die Könige von Tibet*¹, et j'ignore s'il est question de lui dans le *r Gyal-rabs gsal-wa'i me-loñ* généralement attribué à 1327². L'*Altan tobči* mongol rédigé peu

¹ *Abh. d. k. bayer. Ak. d. W.*, I. Kl., t. X, 3^e part. [1866].

² C'est là la chronique tibétaine dont Schmidt a cité de longs extraits d'après la version kalmouke intitulée *Bodhi mör* dans les notes de sa traduction de Sanañ Secen. M. Laufer (*Stizae der mong. Literatur*, dans *Keleti Szemle*, VIII, 213) la date de 1327, mais les faux principes qui ont jusqu'à ces dernières années présidé aux conversions des dates tibétaines en dates européennes donnent à penser que l'ouvrage est peut-être plutôt de 1328.

après 1604 ne le nomme pas non plus³. Par contre il est longuement question de lui dans la chronique de Sanañ Secen rédigée en 1662⁴ et dans le *Hor čhos byuñ* de 1819⁵. Sanañ Secen et le *Hor čhos byuñ* sont d'accord pour faire vivre le Sa-skya Paṇḍita ou 'Jam-mgon Sa-skya Paṇ-chen de 1182 à 1251⁶. C'est en 1244 que Godan, fils d'Ögödäi et frère cadet de Güyük, lequel Godan était apanagé au Kan-sou, mais n'était pas grand khan des Mongols, aurait mandé du Tibet le Sa-skya Paṇḍita. Le Sa-skya Paṇḍita serait arrivé à 蘭州 Lan-tcheou (?) du Kan-sou en 1246, mais à ce moment Godan s'était rendu en Mongolie, d'où il ne revint qu'en 1247⁷. Godan et son hôte auraient eu alors de nombreuses conversations. C'est aussi entre 1247 et sa mort survenue à Lan-tcheou en 1251 que, d'après le *Hor čhos byuñ*, le Sa-skya Paṇḍita aurait créé une écriture pour les Mongols. Sanañ Secen n'en disait rien, et la source du *Hor čhos byuñ* paraît être ici l'opuscule de date indéterminée que Schmidt a copieusement cité pour l'histoire de l'écriture chez les Mongols dans les notes de sa traduction de Sanañ Secen; cet opuscule prétendait à son tour s'appuyer sur un *Jirükän-ü tolta* mis, à tort ou à raison, sous le nom de Čos-kyi 'Od-zer⁸.

Que Godan, installé au Kan-sou, c'est-à-dire dans une région qui, depuis le VIII^e siècle, était fortement soumise à l'influence tibétaine, ait contribué à implanter le lamaïsme chez les Mongols, il n'y a rien là qui doive étonner, et c'est évidemment en reconnaissance de ce rôle que les chroniqueurs lamaïques le comptent parmi les grands khans, encore qu'il n'ait jamais été l'un des successeurs de Gengis-khan. Les textes chinois témoignent aussi du rôle d'intermédiaire joué alors par Godan. En 1303 mourut le lama Kun-dga'-grags

³ Il ne faut pas confondre cet *Altan tobči* du début du XVII^e siècle avec l'œuvre de même titre, beaucoup plus récente, que cite M. Laufer, *ibid.*, 184.

⁴ Cf. l'index de la traduction de Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, St. Petersburg, 1829, in-4^o, mais le nom y est faussement rétabli en «Šākya-Pandita».

⁵ Cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 118—136.

⁶ Les dates de Schmidt sont données correctement, mais celles de Huth, par suite d'un faux principe de réduction, sont toujours à abaisser d'un an; cf. mon article *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, dans *J. A.*, mai-juin 1913, 633—667. Quant aux dates de 1181—1252 indiquées par Grünwedel, *Mythologie des Buddhismus*, pp. 61 et 63, elles ne peuvent résulter que d'une inadvertance.

⁷ Godan avait effectivement dû se rendre à Karakorum pour l'élection de Güyük en 1246.

⁸ Cf. Schmidt, *loc. cit.*, 392.

Asia Major, Apr. 1925

(Ānandakīrti), plus connu sous le nom de Dam-pa, l'« Excellent »¹; il était né en 1230. Le *Fo tsou li tai l'on: tsai*, achevé entre 1333 et 1344, lui consacre une longue notice, peut-être copiée ou résumée de son inscription funéraire², et, dans un aperçu rétrospectif des débuts du lamaïsme chez les Mongols, on lit ceci: « Au début, lorsque Che-tsou (= Khubilai) était encore prince héritier, il entendit dire que, dans les pays de l'ouest, il y avait le vertueux 純理哲瓦 Tch'o-li-tchö-wa, et il désira le voir. Aussi dépêcha-t-il un envoyé à 西涼 Si-leang³ pour le demander au grand prince 廓丹 K'ouo-tan (Godan). Le prince dit à l'envoyé que le maître était déjà entré dans le *nirvāna*, mais qu'il y avait son neveu 發思巴 Fa-sseu-pa ('Phags-pa), qui avait alors juste seize ans . . . » Tch'o-li-tchö-wa, dont je ne puis pour l'instant indiquer l'original tibétain, doit être une épithète désignant le Sa-skya Paṇḍita, dont 'Phags-pa était effectivement le neveu. Comme 'Phags-pa, ainsi qu'on va le voir, est né vraisemblablement en 1239, c'est en 1254 qu'il eut seize ans à la chinoise (quinze ans pour nous), et c'est donc en cette année que se placerait l'intervention de Khubilai auprès de Godan. Quelle que soit la date, il n'y a en tout cas pas à douter des rapports de Godan et des lamas de Sa-skya.

'Phags-pa, de son vrai nom de religion Matidhvaja Śrībhadrā, est né en 1235 selon les historiens tibétains et mongols, en 1239 selon les sources chinoises que sont peut-être plus sûres. C'est en 1253 ou 1254 qu'il entra en rapports avec le futur Khubilai-khan, alors prince héritier. Il est bien connu que l'alphabet *'phags-pa* auquel il a donné son nom, tiré de l'écriture tibétaine, fut promulgué en 1269. 'Phags-pa mourut très probablement le 15 décembre 1280⁴.

Chos-kyi 'Od-zer ou Chos-sku 'Od-zer, selon Sanañ Secen comme selon le *Hor čhos byuñ*, fut au service des empereurs Öljaitü (10 mai 1924—10 février 1307) et Külüg (21 juin 1307—27 janvier 1311). D'après le *Hor čhos byuñ*, c'est sous le règne de ce dernier que,

¹ 功嘉葛刺思 Kong-kia-ko-la-ssen, traduit par 普喜名聞 *p'u-hi* (« joie universelle ») *ming-uen* (« renommée »); aussi appelé 膽巴 Tan-pa, traduit par 微妙 *wei-miao* (« excellent »).

² *Tripit.* de Tōkyō, 致 XI, 57—58. L'inscription funéraire de Tan-pa (= Dam-pa), calligraphiée par le célèbre Tchao Mong-fou, existe encore, mais je n'en possède pas le texte.

³ C'est-à-dire à Leang-tcheou du Kan-sou.

⁴ Je discuterai sans doute quelque jour ces textes relatifs à 'Phags-pa; la date de 1279 indiquée pour sa mort par Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1596, est une simple faute.

repreuant le système du Sa-skya Paṇḍita qui avait pour base l'alphabet ouïgour, il l'aurait développé en un système de 98 signes qu'on considère souvent comme le type définitif de l'alphabet mongol en usage depuis lors. Les textes chinois connaissent aussi le personnage. Le 元代 畫塑記 *Yuan tai houa cho ki*, petit traité sur l'art religieux de l'époque mongole qui était inséré dans le *Yong lo ta tien* et a été reproduit dans le 2^e tsi du 廣倉學審叢書 *Kouang ts'ang hio k'ün t'song chou*, fait mention (f° 7^v), à propos de l'année 1310, d'un 搠思吉月即兒 Tch'o-sseu-ki-yue-tsi-eul qui est certainement Čos-kyi 'Od-zer; et c'est également Čos-kyi 'Od-zer qu'il faut reconnaître dans le 搠思吉麟節兒八哈失 Tch'o-sseu-ki-wo-tsie-eul-pa-ha-che (Čos-kyi 'Od-zer bayši) que cite le *Yuan che* (99, 7^v) à propos de l'année 1321 et dont j'ai autrefois mal restitué le nom en Čos-kyi-vajir-bayši¹. Mais aucun texte chinois connu ne parle de l'alphabet qu'il aurait créé.

Si maintenant, au lieu de nous contenter des données de chroniqueurs mongols ou tibétains que nous ne connaissons jusqu'ici que dans des traditions tardives, nous passons à l'étude des monuments, la situation nous apparaît toute différente et, dès le début de l'empire mongol, l'écriture ouïgoure y est communément employée. A vrai dire, un texte chinois nous le disait déjà. Le ch. 124 du *Yuan che* (3^re et v^e) consacre une notice à 塔塔統阿 T'a-t'a-t'ong-a, lettré ouïgour, qui était gardien du sceau du souverain Tayan des Naiman quand celui-ci fut vaincu par Gengis-khan. T'a-t'a-t'ong-a, fait prisonnier, fit sa soumission à Gengis-khan, qui le chargea d'enseigner l'écriture ouïgoure à ses fils. Ces renseignements ne nous sont parvenus que dans un ouvrage de 1369, et la source dont ils dérivent, jusqu'ici inconnue, n'est pas antérieure à l'année 1308, puisque cette année est mentionnée au cours de la notice². Mais, quoi qu'il en soit de T'a-t'a-t'ong-a, les indications de sa notice sont bien d'accord avec les faits connus.

¹ *J. A.*, mars-avril 1913, 456. C'est à cause de ce texte de 1321 (je ne connaissais pas alors celui de 1310) que j'ai dit dans mon compte rendu de l'ouvrage de M. Krause que la tradition mongole moderne, en mettant Čos-kyi 'Od-zer vers 1300, le plaçait trop tôt. Il demeure possible qu'il y ait un décalage de quelques années, mais ce n'est en somme pas évident, et pour y voir clair il faudra reprendre toute la série des lamas « maîtres impériaux » sous les Mongols.

² M. Laufer (*Skizze*, p. 184) a dit que cette histoire était racontée de manière concordante dans la chronique mongole *Altan tobši*, dans le *Yuan che lei pien* et dans le ch. 121 (*lire* 124) du *Yuan che*. Mais le *Yuan che lei pien* copie le *Yuan che*, et quant

Le plus ancien monument en langue mongole qu'on ait retrouvé jusqu'ici est la pierre dite de Gengis-khan conservée aujourd'hui au Musée Asiatique de Petrograd (Leningrad). Bien qu'elle ne soit pas entièrement expliquée, il n'est guère douteux qu'elle remonte à 1220—1225 environ. Or elle se compose de cinq lignes en langue mongole, mais en écriture ouïgoure. Ce ne peut être aussi qu'en écriture ouïgoure que fut mise par écrit en 1240 la chronique épique *Moŋɣol-un nū'ūca tobč'i'an*, ou *Histoire secrète des Mongols*, qui nous est parvenue en une traduction chinoise légèrement abrégée et en une transcription phonétique intégrale faite au moyen de caractères chinois, le tout exécuté dans la seconde moitié du XIV^e siècle¹. Au milieu du XIII^e siècle, Plan Carpin et Guillaume de Rubrouck attestent que les Mongols se servaient de l'écriture ouïgoure, et c'est bien en effet en écriture ouïgoure, mais en langue mongole, qu'est rédigé le cachet du grand khan Güyük apposé en 1246 sur sa lettre à Innocent IV qu'on a retrouvée depuis peu dans les archives du Vatican². A partir de 1269, certaines des inscriptions lapidaires mongoles qui subsistent en Chine sont en écriture 'phags-pa, mais parfois aussi en écriture ouïgoure; c'est en écriture ouïgoure qu'est écrite la grande inscription mongole de 1362, encore inédite, que j'ai retrouvée en 1908 au Kan-sou. Et c'est aussi en écriture ouïgoure que sont écrites les deux lettres bien connues d'Arghun et d'Öljaitü à Philippe le Bel, conservées à Paris aux Archives Nationales. Il apparaît donc nettement que d'un bout à l'autre, et sauf pendant la faveur éphémère de l'alphabet 'phags-pa, les Mongols

à l'*Allan tobč'i*, ce n'est pas là l'*Allan tobč'i* rédigé peu après 1604 et qui conserve des traditions mongoles indépendantes, mais un *Allan tobč'i* moderne qui doit simplement copier, lui aussi, le *Yuan che* où un de ses dérivés. Abel-Rémusat, dans ses *Nouveaux mélanges asiatiques*, II, 61—63, a déjà consacré à 'T'a-t'a-t'ong-a une notice rédigée d'après le *Yuan che lei pien*. Le nom de 'T'a-t'a-t'ong-a n'est pas très clair; il est à peu près sûr que le second élément en est le turc *tona*, « héros », mais la première partie ne ramène pas à un original évident. Dans ses tableaux généalogiques de la période mongole, Ts'ien Ta-hiu (1728—1804) ne donne pour lui aucune indication qui ne se trouve dans le *Yuan che*; il est donc probable que lui non plus n'a pas connu d'autre source.

¹ Je sais que, de l'avis de certains de nos confrères russes, les traducteurs et transcritteurs de la seconde moitié du XIV^e siècle auraient travaillé sur un texte en écriture 'phags-pa. Mais, outre que je ne vois pas de raison sérieuse en faveur de cette opinion, il est évident que l'écriture 'phags-pa, créée en 1269, est hors de question pour la rédaction première de la chronique en 1240.

² Cf. mon article *Les Mongols et la papauté*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e série, III (1922—23), 3—30.

se sont servis de l'écriture ouïgoure d'où l'écriture mongole moderne est sortie peu à peu par modifications insensibles.

Tels étant les faits, j'avoue que je me sens guère porté à attribuer grande importance au rôle joué par le Sa-skya Paṇḍita et par Čos-kyi'Od-zer. L'histoire des lettres créées par le Sa-skya Paṇḍita d'après les formes d'un morceau de bois qu'il vit aux mains d'une vieille femme est évidemment légendaire et ce qu'on dit de Čos-kyi'Od-zer ne doit pas non plus s'appliquer à une création véritable. Je ne veux pas dire par là que les noms des deux lamas, ou tout au moins du second, aient été associés sans aucune raison à l'histoire de l'écriture mongole; mais il me paraît plus probable qu'ils aient simplement fait la théorie phonétique de l'écriture ouïgoure dont les Mongols se servaient avant et après leur intervention. Le Sa-skya Paṇḍita, d'après les textes, aurait divisé les voyelles mongoles en trois catégories: *a* masculin; *e* féminin; *i* neutre (indifférent). Čos-kyi'Od-zer y ajouta la théorie des voyelles labiales *o* (*u*) et *ö* (*ü*), et celle des diphthongues et des finales consonantiques. Mais par là les deux lamas, formés à la grammaire tibétaine inspirée elle-même de la grammaire hindoue, ont fait œuvre de phonéticiens exerçant leurs facultés d'analyse sur un système d'écriture qui existait déjà. Ils n'ont rien inventé, et si leurs noms doivent être retenus peut-être dans l'histoire de la grammaire mongole, l'écriture mongole elle-même, à mon sens, ne leur doit rien.